L'activité de reformulation
comme marqueur de la construction du sens :
réflexions théoriques et méthodologiques
à partir de l'analyse d'entretiens thérapeutiques

Denis Apothéloz

Université de Fribourg, Séminaire de linguistique française

Michèle Grossen

Université de Lausanne, Institut de psychologie

1. L'ENTRETIEN THÉRAPEUTIQUE

COMME TOUTE PRATIQUE SOCIALE, la consultation psychologique est médiatisée par des instruments symboliques. Parmi ces instruments, le langage, sous sa forme orale comme écrite, occupe bien sûr une place centrale. La routine de toute consultation psychologique comprend en effet un premier entretien, où le thérapeute et son "patient" *parlent* du problème qui est à l'origine de la consultation, dans le but de réunir des informations sur ce problème, d'en donner une certaine interprétation (phase de diagnostic) et d'explorer des possibilités d'intervention. Le processus qui mène à la consultation, de même que la succession des entretiens, sont par ailleurs le plus souvent jalonnés de toutes sortes de documents écrits, rapports d'entretiens, dossiers, fiches d'inscriptions du patient, etc., qui permettent à l'institution de garder la mémoire de son intervention, mais qui en même temps contribuent à donner une certaine image du patient, de ce qui est attendu de lui et du problème pour lequel il consulte. Dans l'un et l'autre cas, le langage ne constitue pas un simple instrument que les individus utilisent pour rendre compte d'une situation ou de leurs états mentaux; il participe pleinement de la construction même de ces réalités externes et internes, comme d'ailleurs toute l'interaction.

En nous appuyant sur la perspective dialogique de la communication développée par Rommetveit (1992), nous considérerons qu'un entretien

thérapeutique est une conversation¹ au cours de laquelle les participants focalisent leur attention sur certains faits ou "états de chose", les verbalisent à partir de leur propre perspective et en négocient des significations. L'un des objectifs de l'entretien est ainsi de confronter les significations proposées et de construire des états intersubjectifs ou, selon les termes de Rommetveit (1992), de « *s'accorder à l'accordage de l'autre* ». Il est toutefois bien entendu que ces états ne peuvent être que temporairement partagés; on considère généralement que c'est précisément leur rupture en cours de conversation qui contribue à la dynamique conversationnelle (François, 1989). On peut ainsi faire l'hypothèse que c'est l'alternance entre la construction et la rupture de ces états intersubjectifs qui permettent l'instauration de ce que les psychologues cliniciens appellent le processus thérapeutique.

A un niveau plus global (meso- et macro-social), ce processus de co-construction d'une définition du problème prend place au sein de contextes institutionnels et socio-culturels qui contraignent les interactions entre le thérapeute et le patient, en même temps qu'ils sont reproduits (ou au contraire modifiés) par leurs interactions mêmes (pour une discussion sur le lien entre discours institutionnel et conversation, voir en particulier Boden et Zimmerman, 1991). Le déroulement d'une consultation psychologique est ainsi tributaire des possibilités pratiques d'intervention (Mehan et al., 1986) et doit satisfaire des exigences d'ordre institutionnel, relationnel et thérapeutique, le thérapeute, en tant que représentant institutionnel, pouvant se faire le relai d'une demande de l'institution.

Les questions qui surgissent alors sont les suivantes : comment le patient et le thérapeute perçoivent-ils la consultation psychologique ? Quelles attentes ont-ils l'un de l'autre et comment construisent-ils le sens et les finalités de la situation proprement dits ? Ainsi, un des objectifs poursuivis par le thérapeute peut-il être de proposer un moyen d'intervention à son patient, tandis que ce dernier peut avant tout chercher à obtenir du thérapeute un diagnostic qui ne lui porte pas préjudice au niveau de ses différentes insertions institutionnelles et sociales. Thérapeutes et patients sont donc amenés à négocier plus ou moins explicitement leur définition de la situation de consultation. Cette définition est ainsi à la fois un facteur de la dynamique interactionnelle et un produit de cette dernière.

¹ Nous n'entrerons pas ici dans une discussion portant sur les différentes définitions possibles de la conversation (voir à ce propos Vion, 1992; Proia, 1994).

Si les travaux empiriques concernant les effets (*outcomes*) d'un traitement thérapeutique sont nombreux (voir par exemple Luborsky et Crits-Christoph, 1988), ceux qui montrent par quels processus patients et thérapeutes construisent ces significations communes le sont moins et constituent actuellement un domaine en pleine expansion (voir François, 1989; McNamee et Gergen, 1992; Proia, 1994; Grossen, à paraître). De tels objectifs nécessitent cependant de quitter une perspective monologique du discours pour se situer dans une perspective dialogique (voir à ce propos Marková et Foppa, 1990; Linell et Marková, 1993; Brassac et Trognon, 1994; Berthoud et Mondada, 1991; Mondada, 1994), ce qui n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes méthodologiques. Le but de notre travail était donc de construire un instrument qui permette d'appréhender certains moments privilégiés de l'interaction, en particulier ceux où les discours des interactants tout à la fois se modifient et se prolongent l'un l'autre, et marquent explicitement leur dépendance l'un vis-à-vis de l'autre.

Nous nous proposons ici, non pas de décrire la méthode utilisée et les analyses qui en découlent (Grossen, 1992; Apothéloz et Grossen, à paraître; Grossen et Apothéloz, à paraître), mais de discuter les problèmes méthodologiques qu'elle soulève, ces derniers dépassant à notre avis le cadre strict de notre propre démarche.

2. MÉTHODE

Concrètement, nous avons d'abord tenté d'élaborer une méthode "maison", basée sur l'observation minutieuse de ce qui, d'intervention en intervention, d'une part était conservé, d'autre part était ajouté et/ou modifié, au plan du contenu. Cette analyse devait, dans l'idéal, déboucher sur une sorte de représentation phylogénétique des thèmes abordés. Appliquée à une conversation relativement longue, elle s'est cependant vite révélée d'une complexité telle que nous avons décidé de l'abandonner.

Nous nous sommes alors tournés vers un aspect plus spécifique de l'activité conversationnelle : les opérations de reformulation. Ces opérations présentaient l'avantage de nous amener sur un terrain déjà exploré par les linguistes (voir notamment les travaux de E. Gülich et T. Kotschi, et de M. de Gaulmyn); en outre, elles étaient aisément

repérables, car signalées par un ensemble limité de *marqueurs* — du moins si on en croit ces mêmes linguistes.

Ainsi que l'a noté de Gaulmyn, tout locuteur en situation de dialogue doit accomplir deux tâches apparemment contradictoires mais complémentaires : « *assurer la continuité de l'interaction engagée avec l'autre de manière satisfaisante pour les deux partenaires et assurer la continuité de son propre discours en dépit des — et grâce aux — interventions de l'autre* » (1987a : 173). Or, l'activité de reformulation peut être considérée comme l'une des conséquences discursives de cette double obligation : elle permet aux interactants de maintenir la continuité et la cohésion conversationnelles à la fois intradiscursivement et interdiscursivement; donc de « *construire un discours monologique dans la forme dialogale* » (de Gaulmyn, 1987b : 94). Ainsi, avec les reformulations, il nous semblait tenir un instrument particulièrement adapté à nos objectifs.

Techniquement, nous avons distingué deux types d'indices de reformulation : les reformulations introduites par ce que nous avons appelé une clause métadiscursive (comme « *vous avez dit tout à l'heure que...* ») consistant en une désignation explicite de la parole de l'autre ou de la sienne propre, au moyen d'un verbe de la parole; elles sont signalées par un double soulignement dans l'extrait ci-après. Et celles introduites par un marqueur (« *c'est-à-dire* », « *donc* », etc.), qui sont signalées par un soulignement simple. Indépendamment du type d'indice, le locuteur peut se reformuler lui-même (autoreformulation) ou reformuler la parole d'autrui (hétéroreformulation). Enfin, l'opération de reformulation peut être produite à l'initiative de son auteur (autodéclenchée) ou résulter d'une intervention d'autrui (hétérodéclenchée)². La combinatoire comporte donc huit cas de figure.

Nous donnerons un bref extrait d'un de nos corpus avant de développer quelques problèmes posés par l'analyse. Précisons encore que notre étude s'est centrée exclusivement sur les hétéroreformulations.

² Cette distinction pour nous n'est pas contradictoire avec le fait de considérer que, fondamentalement, la reformulation est toujours produite interactivement, et n'est jamais l'activité d'un seul locuteur. Le fait que les reformulations soient fréquemment ratifiées par l'auditeur, que le segment reformulant ne soit pas nécessairement énoncé par la même personne que le segment reformulé, et que la reformulation ne soit pas nécessairement énoncée par la personne qui en a eu l'initiative (qui l'a "déclenchée"), sont autant d'attestations de ce caractère interactif. Voir à ce propos Gülich et Kotschi (1987 : 49-52).

3. ANALYSE D'UN EXEMPLE

Participants :

P père

M mère

TF thérapeute femme

TH thérapeute homme

Contexte :

P évoque des scènes de la vie familiale où lui et son épouse se disputent fréquemment. Selon lui, ces disputes ont lieu principalement "à table", et ont pour origine le comportement des enfants : quand ceux-ci refusent d'obéir, la mère se montre conciliante, tandis que lui-même exige que les enfants obtempèrent. Il qualifie l'attitude de son épouse de "compréhension mal placée".

313

1 P non je pense que ce qui ce qui se rencontre très fortement ce qui est TRES prononcé dans notre couple c'est que la maman elle apporte la douceur la compréhension même si c'est c'est comment dire même si c'est de la compréhension mal placée si je peux dire parce que il veut pas manger parce qu'il a pas faim mais il mangera après le repas ou bien des trucs comme ça euh et moi c'est j'apporte l'autorité tout en apportant énormément d'affection mais euh quand je veux que ça aille comme ça ça ira comme ça même si si par moment j'explose

[...] ((plusieurs minutes))

380

2 TF quand vous parlez d'incompréhension dans le sens de compréhension mal placée je sais pas mais il me semble qu'il y avait quand même une sorte de complémentarité

3 P c'est-à-dire de compréhension de ma femme que [je sentais comme ça]

4 TF [vis-à-vis de votre attitude]

5 P non PAS vis-à-vis de mon attitude vis-à-vis des enfants

6 TF hmm

7 P c'est-à-dire que euh: comment dire (3') je je pensais euh mener ouais c'est ouais je souhaitais faire de telle sorte ((aux enfants)) non arrêtez un petit moment euh que j'aie une certaine autorité sur mes enfants, tout en euh: comment dire tout en préservant le contact que j'ai avec ma femme devant les enfants c'est-à-dire un contact chaleureux qu'on ait une atmosphère chaleureuse et au moment où j'essayais de mettre une pointe d'autorité pour

les faire obéir telle que ramasser des jouets ça a déjà été très difficile quand j'étais à la maison ou bien comme ça ma femme faisait le contraire elle elle allait euh où les soutenir ou leur aider à ramasser les jouets ou des trucs comme ça alors les enfants en profitaient c'est des des petits trucs comme ça une compréhension mal placée étant donné qu'à ce moment-là=

8 TF =votre autorité n'avait pas de: [d'écho]

9 P [le le] poids nécessaire pour euh et et c'est ce qui me ce qui m'énervait quoi ce qui me me rendait très supernerveux (4')

Bref commentaire³:

- La première reformulation est faite par TF en (2) et introduite par la clause métadiscursive « *quand vous parlez* ». La source de cette reformulation se trouve en (1) et a été donnée par P plusieurs minutes auparavant.
- P réagit lui-même aux propos de TF par une reformulation introduite par le marqueur « *c'est-à-dire* » en (3) et (4).
- Du point de vue méthodologique, on peut ainsi :
 - a) comparer les déplacements de significations opérés entre la séquence-source de P en (1) et la reformulation de TF en (2);
 - b) comparer la réaction de P en (3) et (7) à la reformulation de TF et à son propre discours.

Ces deux types de comparaisons permettent d'observer la construction d'états intersubjectifs et leur rupture, et de montrer les co-constructions particulières qui en résultent.

PROBLÈME 1

Ce type de démarche repose presque toujours sur le présupposé selon lequel le discours porte des traces des processus (psychiques, d'interaction, d'attribution de sens, etc.) qu'on veut observer. Or, les reformulations ne sont pas toujours signalées comme reformulations par un marqueur linguistique (voir à ce propos Buttny, à paraître). Par exemple : certaines reformulations n'apparaissent que par la répétition d'un segment suivie d'une continuation de celui-ci (type rephrasages); d'autres sont signalées prosodiquement, et on sait à quel point les systèmes de notations les plus courants simplifient cette dimension de la parole; d'autres encore peuvent être signalées non verbalement

³ Une analyse plus détaillée de cet exemple est présentée dans Apothéloz et Grossen (à paraître).

(mimique faciale par exemple). La notion même de marqueur est donc en elle-même problématique, à la fois comme trace repérable, et comme indice d'une activité particulière.

Formulé ainsi, toutefois, le problème semble être essentiellement méthodologique, alors qu'il est probablement plus fondamental. N'est-ce pas parfois la dynamique interlocutive elle-même qui, au-delà de telle énonciation particulière, va instaurer telle intervention comme reformulative ? Autrement dit, peut-on concevoir que, dans certains cas, la reformulation émerge de la relation interlocutive sans être directement repérable au niveau des tours de parole ? Si oui, quels instruments faut-il alors développer pour repérer ces reformulations ?

L'exemple retenu permet d'illustrer ces deux séries de problèmes. En ce qui concerne les problèmes purement méthodologiques, examinons l'intervention 2TF, qui reformule une partie de 1P. La thérapeute reprend ici une catégorisation faite par P (« *compréhension mal placée* ») et la présente explicitement comme une reformulation (recours à la clause métadiscursive « *vous parlez de* »). Son énoncé « *il me semble qu'il y avait quand même une sorte de complémentarité* » constitue également une reformulation d'une partie de 1P, mais cette fois sans qu'aucune marque explicite de reformulation ne soit observable. Par rapport au présupposé mentionné plus haut, cette intervention est doublement étrange : la simple reprise d'une catégorisation lexicale (donc une répétition plus qu'une véritable reformulation) comporte une marque de reformulation⁴; et ce qui est véritablement reformulatif n'est pas marqué comme tel. Le fait que cette reformulation soit non marquée donne l'impression qu'entre l'état de chose décrit par P et la formulation qu'en donne TF, aucune formulation de P n'a eu lieu — comme si, en quelque sorte, TF avait elle-même assisté aux épisodes décrits par P. En d'autres termes, on ne sait pas s'il faut lire la deuxième partie de l'intervention de TF comme *opaque* ou *transparente*.

L'intervention 9P fournit une illustration du second problème que nous avons soulevé, celui d'une trace qui émergerait de la relation interlocutive elle-même. On peut en effet noter que l'enchaînement entre 8TF et 9P est un enchaînement syntaxique : 9P donne le complément d'objet d'une phrase dont le sujet et le verbe ont été formulés en 8TF. Il

⁴ Il est probable qu'une des affectations des clauses métadiscursives est précisément, outre la reformulation "à longue distance", le travail (de négociation, d'argumentation, etc.) sur le mode de catégorisation lexicale.

y a donc ici syntaxe à travers le dialogue. C'est ce mécanisme qui permet *a posteriori* de repérer que l'expression « *le poids nécessaire* » est donnée par P comme une reformulation ou un substitut à l'expression « *(n'avait pas) d'écho* » produite par TF.

PROBLÈME 2

Directement lié au problème que nous venons d'énoncer, en surgit un autre : celui de la distinction entre hétéro- et auto-reformulation, sur laquelle notre analyse (et celle des auteurs dont nous nous sommes inspirés) était basée. Dans l'exemple rapporté, il semble *a priori* aller de soi que la reformulation de TF introduite par la clause « *quand vous parlez de* » reformule le discours de P et constitue donc bien une hétéro-reformulation. Cette interprétation semble d'autant plus pertinente que la clause métadiscursive comporte une référence explicite à P (« *quand vous parlez* »). Et pourtant, dans l'ensemble de l'entretien, la reformulation de TF pourrait bien constituer à la fois une reformulation du discours de P (une hétéroreformulation) et une reformulation d'un discours qu'elle-même (TF) aurait tenu à un autre moment de l'entretien (en ce sens, une autoreformulation). La reformulation de TF pourrait alors être considérée comme une stratégie discursive visant à faire apparaître comme une hétéroreformulation ce qui, à un niveau plus global, est une autoreformulation.

A l'inverse, certaines reformulations peuvent apparaître à la fois comme des autoreformulations et, à un niveau plus général, comme des hétéroreformulations. Une autoreformulation implique en effet le plus souvent un déplacement de la signification par rapport à la formulation originale; or, ce déplacement peut avoir été induit par le discours de l'interlocuteur, ou refléter des anticipations que le locuteur fait sur l'interprétation que son interlocuteur va faire de son discours. On le voit, l'attribution de la responsabilité d'une reformulation à un intervenant unique est une opération qui ne va pas de soi.

Dans cette perspective, on peut relever que, même si la méthode d'analyse que nous avons utilisée est dialogique, elle ne l'est pas encore assez puisqu'elle repose sur une distinction (auto- vs hétéro-reformulation) qui présuppose un clivage entre ce qui est de l'ordre du monologique et du dialogique.

PROBLÈME 3

C'est celui de déterminer ce que "font" les reformulations du point de vue de l'interaction qui est en train de se jouer. Au niveau le plus général, on peut certes dire que les reformulations font partie de « *la "méthodologie" des interactants pour construire leur conversation et pour résoudre leurs problèmes communicatifs* » (Gülich et Kotschi, 1987 : 80). Mais il est évident que, quelle que soit la perspective adoptée, cette caractérisation ne peut apparaître, au mieux, que comme une généralité, un point de départ, à partir duquel des fonctionnalités plus spécifiques (*i.e.* des rendements en contexte) doivent être dégagées. C'est sur ces fonctionnalités que nous allons maintenant nous interroger.

Revenons au texte de l'entretien, plus précisément à l'intervention 2TF. De prime abord, on peut y voir une demande de confirmation (paraphrase : « *moi, thérapeute, voici ce que j'ai compris ou retenu de ce que vous avez rapporté ; qu'en pensez-vous ? est-ce correct ? êtes-vous d'accord ?* »). Mais, du point de vue de la dynamique propre à ce type d'entretien, il se passe vraisemblablement autre chose : TF ne fait pas que demander une confirmation; elle propose une mise en mots différente d'un même état de chose, introduisant de la sorte une rupture de l'intersubjectivité en ne s'accordant pas à l'accordage de l'autre. Elle fait ici usage de la technique de *différenciation des lectures* (Dittmar, 1988) : à la lecture négative faite par P (« *une compréhension mal placée* »), elle oppose une lecture positive (« *une sorte de complémentarité* »). TF tente ainsi manifestement d'inverser l'orientation argumentative du discours de P, du moins de faire passer l'idée que cette orientation n'est pas définitivement acquise. Le recours à une reformulation introduite par une clause métadiscursive semble être pour TF un moyen relationnellement adéquat pour introduire cette différenciation de lecture sans porter atteinte à la face du patient. Bref, tout se passe ici comme si TF manifestait son intention de négocier et de faire porter la négociation sur les valeurs que P a attribuées à certains événements.

A cette analyse, on peut en ajouter une autre encore. En effet, on constate qu'en faisant glisser l'interprétation sur l'idée de complémentarité, TF dépersonnalise les problèmes évoqués par P et montre par là un refus d'accuser qui que ce soit. Sachant par ailleurs qu'il s'agit d'un premier entretien, il paraît légitime de voir dans cette intervention de la thérapeute la manifestation d'un souci de donner aux patients des indications implicites sur la façon de se comporter dans ce

genre d'entretien : « *Il n'y a pas de coupable, nous ne sommes pas là pour nous accuser mais pour confronter des points de vue* », semble dire ici implicitement TF.

A ce point de l'analyse, on le voit, on constate qu'il n'est pas toujours facile de déterminer où arrêter l'interprétation. Cela tient à ce que les opérations de reformulation apparaissent pratiquement toujours plurifonctionnelles. Pour tenter de maîtriser un tant soit peu cette explosion de la signification, nous avons essayé de situer ces dérives de l'interprétation sur trois niveaux (Grossen et Apothéloz, à paraître), tout en étant conscients qu'il s'agissait là de distinguos très approximatifs. Ces niveaux sont les suivants :

1. Un niveau sémantique — C'est là qu'on peut observer des significations en train de se négocier. Demander une confirmation, ou discuter pour savoir si une situation donnée doit être considérée comme « *compréhension mal placée* » ou comme « *complémentarité* » relève typiquement de ce niveau. C'est à ce niveau-là qu'on peut tenter de décrire, comme le fait par exemple Salazar-Orvig (1989), les types d'enchaînements, les déplacements et les ruptures sémantiques qui s'opèrent entre les formulations (ou reformulations) des locuteurs.
2. Un niveau relationnel — Se joue ici la manière dont les rôles et statuts des interactants sont négociés au cours de l'entretien, autrement dit la *place* qui va être attribuée à chacun en cours d'entretien et en fonction de la dynamique interactive. Les significations implicites de l'intervention de TF que nous avons dégagées ci-dessus (donner les "règles du jeu" de l'entretien psychothérapeutique) appartiennent à ce niveau.
3. Un niveau identitaire — Ce niveau renvoie à la manière dont l'identité sociale des interactants est mise en jeu au cours de l'interaction, c'est-à-dire à des faits relatifs à la "face" des participants, à l'image qu'ils donnent ou cherchent à donner d'eux-mêmes durant l'entretien. Ce qui, dans notre exemple, est illustré d'une part par la forme linguistique que TF adopte pour proposer une autre lecture à P, d'autre part par le fait que son intervention protège en même temps la face de la mère.

Demeure toutefois une question essentielle. C'est celle de savoir *qui* fait ces interprétations. En se situant dans une perspective strictement interlocutoire (telle celle développée par A. Trognon et son équipe), ou dans le courant de l'analyse conversationnelle (R. Watson, dans ce numéro), on ne devrait retenir que les interprétations qui laissent des traces dans une intervention, qui sont "performées" par les interactants

eux-mêmes. Or, dans l'analyse esquissée ci-dessus, nous avons délibérément fait intervenir *notre* savoir sur ce type de situation. Ce parti-pris est évidemment discutable, et nous l'avons adopté tout en étant parfaitement conscients des difficultés épistémologiques qu'il soulève. Pratiquement, la question qui s'est posée à nous était la suivante : peut-on comprendre les fonctions des reformulations en se limitant uniquement aux interprétations que les acteurs eux-mêmes semblent performer interactivement. Cette limitation, qui est celle préconisée par l'approche ethnométhodologique, nous aurait empêchés de voir des "effets de sens" ou des "dimensions" qui, bien que non manifestés par l'activité conversationnelle proprement dite, travaillent néanmoins toute l'interaction. Bref, il nous est apparu que l'ascétisme behavioriste de l'ethnométhodologie n'était pas toujours la meilleure attitude à adopter.

PROBLÈME 4

Pourquoi, dans l'ensemble des activités linguistiques et interactives menées par les psychothérapeutes et les patients, se focaliser sur la reformulation ? Comme nous l'avons signalé plus haut, notre but n'était pas de contribuer à l'étude de la reformulation en tant que telle, mais bien d'utiliser à des fins non linguistiques des savoirs constitués principalement par les linguistes. Par rapport au champ de la psychologie, notre objectif était notamment de montrer que ce que les psychologues cliniciens appellent classiquement la *demande* ne préexiste pas entièrement à la consultation, qu'elle n'est pas non plus une sorte de "trésor" enfoui que le psychologue, s'il est habile et expérimenté, peut éventuellement mettre au jour; mais qu'elle est bien plutôt le fruit de l'interaction entre le psychologue et son patient, qu'elle est, en un mot, co-construite.

Par ailleurs, en prenant les reformulations explicites comme indice de cette co-construction, nous satisfaisons à certaines exigences méthodologiques. Nous opérationnalisons nos hypothèses générales par des indices définis de manière objective (et donc satisfaisant à des critères de validité interne, de fidélité et de répétabilité). Bref, nous nous donnons des garde-fous répondant aux critères habituels de scientificité.

Ce sont pourtant ces mêmes garde-fous qui font problème. Car, en cherchant à nous prémunir autant que possible contre des interprétations abusives de nos données, nous risquons aussi de négliger certaines dimensions dont le psychologue social (mais aussi

l'ethnométhodologue) ne saurait se passer. Nous pensons en particulier à la notion de "définition de la situation" évoquée au début de cet article (Thomas et Znaniecki, 1928), qui désigne, rappelons-le, les significations et les finalités que les interactants, de leur propre point de vue, attribuent spontanément à une situation donnée. Comme le montrent certains travaux effectués dans le domaine de la psychologie sociale cognitive, cette définition de la situation a des incidences sur les actions, opérations et stratégies de pensée (Wertsch, 1991; Grossen, 1988). Or, en se focalisant sur ces actions, opérations ou stratégies, le chercheur risque de perdre de vue ce qui, en amont, les motive et les rend socialement pertinentes dans une situation donnée. Ce problème, classique dans le champ de l'étude de l'activité cognitive, incite à dissocier processus sociaux et processus cognitifs et, dans le meilleur des cas, à ne considérer les premiers que comme des facteurs pouvant influencer les seconds.

Il nous semble qu'en nous focalisant sur les reformulations (ou sur toute autre activité langagière objectivement repérable), nous courons le même risque : celui d'être en mesure de décrire *localement* les processus de co-construction du sens, tout en passant à côté de ce qui *globalement*, c'est-à-dire dans le contexte interactionnel et institutionnel, permettrait de rendre compte de ces activités.

Un de nos corpus en fournit un exemple (Grossen, à paraître). Il s'agit d'une consultation dans laquelle les thérapeutes ont à se prononcer sur l'orientation scolaire d'un adolescent venu consulter des psychologues avec ses parents — situation dite de "gatekeeping" (Erickson et Shultz, 1982). En analysant les séquences de reformulations, nous pouvons suivre le déroulement de l'entretien et assister à la construction d'une définition commune du problème. Ce qui nous échappe, en revanche, ce sont les stratégies sociales et institutionnelles poursuivies par les thérapeutes comme par les patients (de manière consciente ou non). Il ressort ainsi que les patients comme les thérapeutes ont intérêt à se mettre d'accord sur une définition commune du problème (en l'occurrence, sur le fait que les difficultés scolaires de l'adolescent sont d'ordre affectif), mais que les raisons de cet intérêt sont différentes : pour les patients, cette définition du problème permet d'éviter une attribution qui serait socialement plus stigmatisante (par exemple le fait que les difficultés soient attribuées à un "manque d'intelligence") et dont les conséquences sur le plan institutionnel scolaire seraient plus dramatiques (un changement d'école). Cette définition permet d'autre part aux thérapeutes de proposer une intervention à la mesure de ce qu'offre l'institution (une

aide psychologique), alors qu'une aide de type scolaire (leçons de soutien par exemple) ou une intervention visant à remédier à un "manque d'intelligence" ne sont pas dispensées au sein de ce service. On assiste donc, à un niveau local, à un processus de co-construction du sens qui laisse supposer que patients et thérapeutes convergent vers une définition commune du problème; mais à un niveau plus global, on voit que cette convergence est en réalité motivée par des stratégies sociales divergentes. On peut dire qu'on est en présence ici d'un phénomène de "complicité objective".

Dans l'exemple que nous avons cité plus haut, un problème identique pourrait se poser, que l'on ne peut saisir que si l'on tient compte du contexte plus général dans lequel se situe l'entretien. Une hypothèse, que seule une étude plus approfondie permettrait de mettre à l'épreuve, peut être émise. Il faut tout d'abord savoir que P est le patient pour lequel la consultation a été demandée. Au moment de l'entretien, il est incarcéré; or, un traitement psychothérapeutique pourrait amener une réduction de sa peine. Dès lors, tout le déroulement de l'entretien pourrait être relu sous l'angle de la rhétorique argumentative mise en place par P pour convaincre les psychothérapeutes de sa volonté d'être "soigné", tout en préservant sa face, c'est-à-dire en invoquant l'attitude de sa femme (sa « *compréhension mal placée* ») comme cause possible de certains de ses propres comportements. Une telle définition de la situation de la part de P n'irait pas à l'encontre des objectifs des thérapeutes, car elle leur permettrait, du moins dans un premier temps, d'exercer leur rôle non seulement en prenant en charge le patient et sa famille, mais encore en remplissant le mandat dont ils sont institutionnellement chargés (prise en charge psychologique des personnes incarcérées).

Le problème que nous soulevons ici ne concerne d'ailleurs pas seulement l'articulation entre deux disciplines dont les champs sont partiellement distincts, ni même la transposition de certains instruments propres à une discipline dans une discipline voisine; il se pose au sein même de la linguistique et de la pragmatique : comment articuler l'analyse des interactions proprement dites (niveau micro-contextuel) avec les dimensions en jeu au niveau meso-contextuel et macro-contextuel ? (pour une discussion sur ce point, voir Schegloff, 1991).

4. DÉVELOPPEMENTS

Les difficultés soulevées ci-dessus conduisent à notre sens à interroger trois types de rapports : (i) entre l'analyse de la conversation et l'analyse linguistique, (ii) entre l'analyse de la conversation et celle de l'interaction, et (iii) entre l'analyse de la conversation et les problématiques propres à une discipline ne faisant pas partie de ce qu'il est convenu d'appeler les sciences du langage.

4.1. ENTRE L'ANALYSE DE LA CONVERSATION ET L'ANALYSE LINGUISTIQUE

D'abord un double constat :

- d'une part, la linguistique, théorique et descriptive, ne tient pas toujours compte des données apportées par l'observation du langage *in vivo*, et en particulier de l'analyse de la conversation;
- d'autre part, l'analyse conversationnelle tend à développer des méthodes propres (ce qui est normal) mais parfois au détriment d'un examen attentif des marqueurs linguistiques.

Dès qu'on tente d'appliquer des catégories linguistiques classiques à l'analyse de la conversation, on s'aperçoit qu'il est souvent nécessaire de redéfinir ces catégories ou d'en élaborer d'autres. De façon générale, on ne peut d'ailleurs manquer de s'interroger sur la pertinence de ces catégories du point de vue des interactants. Et c'est en définitive toute la sémantique des marqueurs qu'il faut reconsidérer. On l'a vu avec la notion de reformulation.

Un autre exemple intéressant à cet égard est celui des syntagmes nominaux démonstratifs. La sémantique classique (*i.e.* d'obédience structurale ou post-structurale), suivant en cela la tradition frégéenne, les décrit généralement comme des indexicaux, c'est-à-dire comme des expressions « dont la contribution sémantique varie en fonction du contexte de l'énonciation » (Corazza et Dokic, 1993 : 11). Elle note également que, dans ces expressions référentielles, le statut des informations apportées par le composant lexical est peu pertinent pour l'identification du référent (contrairement aux syntagmes nominaux définis), de sorte que ce composant peut servir à reclassifier le référent, quand l'expression est coréférentielle (voir par exemple les descriptions de Corblin, 1983). Or, qu'observe-t-on quand on examine les emplois de ces expressions dans la conversation ? Si on en croit les travaux de Auer (1984), les démonstratifs peuvent être utilisés dans l'interaction pour signaler au destinataire que la tâche d'identification du référent est

susceptible de poser des difficultés. Un syntagme nominal démonstratif sert alors de *signal* et marque, pour le destinataire, qu'il est invité à initier une séquence réparatrice portant sur l'identification du référent. Le destinataire a ainsi la possibilité, si l'interprétation de l'expression fait effectivement difficulté, soit de profiter de cette offre implicite pour demander des informations complémentaires, soit de décliner l'invitation. Ce fonctionnement du démonstratif a probablement des équivalents à l'écrit (Apothéloz et Reichler-Béguelin, à paraître). Auer observe en outre que, du point de vue de la mécanique conversationnelle, le locuteur peut accroître l'efficacité de cette technique, soit en assortissant l'expression démonstrative d'une pause ou d'un ralentissement du débit de la parole, soit en l'insérant aussi près que possible d'une place transitionnelle. Ce qui a pour effet de faciliter la prise d'un éventuel du tour de parole.

Cet exemple nous paraît extrêmement révélateur de ce que peut apporter un changement de perspective à la description sémantique des marqueurs linguistiques. Il montre aussi quelles peuvent être les conséquences, sur la constitution scientifique des faits, des arrière-plans épistémologiques qui constituent la toile de fond de toute recherche, et qui en définitive déterminent ce qu'on considère être une donnée linguistique légitime.

4.2. ENTRE L'ANALYSE DE LA CONVERSATION ET L'ANALYSE DE L'INTERACTION

En quoi l'étude des mécanismes de la conversation donne-t-elle ou non accès à l'interaction proprement dite, c'est-à-dire à des actions sociales ? Les analyses qu'on trouve sur le "marché" font souvent un court-circuit à ce propos, comme si l'examen du texte conversationnel donnait un accès immédiat à l'interaction, à des actions réciproques et sociales. Or, il s'agit de deux ordres de faits bien distincts.

A cet égard, on peut remarquer que ce court-circuit va presque toujours de pair avec le fait de pratiquer des théories implicites plus ou moins sauvages de l'action, des différents types d'actions qu'un sujet peut exercer dans une interaction. On utilise alors, comme instruments de description, des notions comme celles de requête, de question, d'insinuation, de menace, etc., sans toujours s'interroger sur les tenants et les aboutissants de ces notions, sans interroger l'origine de ce

genre de catégories “prêtes à l’emploi”⁵. Les notions mêmes de négociation et de définition de la situation, qui sont d’un usage courant dans beaucoup de travaux depuis quelques années, notamment sous l’influence de l’analyse conversationnelle et des approches d’obédience ethnométhodologique, n’échappent pas à cette critique. Bien que dans l’esprit des ethnométhodologues et des conversationnalistes, ces notions désignent des phénomènes susceptibles d’émerger à l’insu des acteurs, elles sont souvent très fortement marquées par la conception implicite d’un sujet “preneur de décision”, doté d’intentions précises et poursuivant des buts déterminés.

Or, il ne faut pas perdre de vue que ces catégories ne sont pas sans adhérences épistémologiques : elles présupposent une conception bien particulière du sujet (comme se manifestant par des intentions stables, codées dans des énonciations monosémiques et séquentiellement autonomisables, etc.) — conception dans laquelle le sens tend à être identifié avec la notion d’intention.

Il convient alors de se demander si, à cette épistémologie du sujet intentionnel, incarnée de façon prototypique et, en ce sens, exemplaire, par la théorie des actes illocutoires, il ne faudrait pas préférer une épistémologie de l’émergence, où le sujet comme les significations sont à l’arrivée et non au départ des processus. Beaucoup de nos difficultés ne proviennent-elles pas du fait que nous oscillons sans cesse entre ces deux épistémologies ?

4.3. ENTRE L’ANALYSE DE LA CONVERSATION ET LES PROBLÉMATIQUES PROPRES À UNE DISCIPLINE NON LINGUISTIQUE (PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, PAR EXEMPLE)

Le problème qui se pose à ce niveau peut être formulé ainsi : qu’advient-il de l’analyse conversationnelle ou de l’analyse linguistique lorsqu’elle est utilisée non pas pour décrire la conversation, mais comme moyen pour atteindre des buts externes à la description de la conversation proprement dite ? La transposition d’un instrument dans un contexte qui en change la finalité modifie-t-elle l’instrument et le rend-elle impropre ? Bref, risque-t-on ainsi de faire de la “mauvaise”

⁵ Voir à ce propos Linell et Marková (1993), pour les difficultés de faire cohabiter une théorie de l’intentionnalité du type de celle de Searle (1985) avec une perspective véritablement interactionnelle. La position de ces auteurs diffère donc de celle d’Alain Trognon et son équipe dont la démarche vise précisément à démontrer qu’une telle cohabitation est parfaitement viable.

analyse de la conversation ou de la “mauvaise” psychologie, voire les deux à la fois ? On le sait, ces questions ne sont pas nouvelles dès qu'il s'agit d'interdisciplinarité.

Sans entrer dans ce débat, examinons maintenant les objectifs qui étaient les nôtres, en nous situant dans le champ de la psychologie. Nous aimerions ainsi illustrer les difficultés qu'une telle démarche de transposition pose, tantôt pour l'analyse de la conversation (prise au sens large du terme), tantôt pour la psychologie.

Nos objectifs étaient donc les suivants :

1) Saisir les phénomènes dans leur continuité et du point de vue des participants, de façon à rendre compte d'une dynamique interactive et d'une dynamique de l'émergence (analyse diachronique). C'est un objectif que poursuivent notamment les chercheurs qui se sont penchés sur le problème de l'efficacité thérapeutique et qui préconisent actuellement de ne pas se centrer uniquement sur les “effets” (*outcomes*), mais aussi sur les processus du changement proprement dits. L'analyste de la conversation pourrait considérer les instruments méthodologiques utilisées comme trop spécifiques compte tenu des objectifs. Quant au psychologue, il pourrait considérer que cette méthode, parce qu'elle se limite à l'observation de marques linguistiques, ne permet pas de rendre compte de tous les éléments qui, du point de vue de l'interaction, sont des facteurs de la dynamique interactionnelle.

2) Un deuxième objectif était de comparer des corpus conversationnels entre eux, de repérer des mécanismes identiques dans des contextes identiques, etc. (analyse synchronique) — ceci éventuellement dans une perspective d'analyse quantitative. Il est plus difficile ici de définir globalement quelles seraient les critiques qui pourraient être adressées par l'analyste de la conversation, d'une part, et par le psychologue, d'autre part; car la nature de leurs critiques respectives dépend naturellement de leur cadre théorique. Mais il se pourrait par exemple que l'analyste de la conversation, selon ses positions théoriques, juge peu pertinent l'aspect quantitatif, alors que le psychologue y verrait une dimension essentielle, habitué qu'il est éventuellement à utiliser des méthodes expérimentales (sur la question des méthodes quantitatives en analyse de la conversation, voir Schegloff, 1993).

3) Un troisième objectif était que l'instrument choisi permette de repérer des phases, des lieux du texte conversationnel, où il “se passe” des choses particulièrement intéressantes sur le plan interactionnel et, peut-être, psychothérapeutique. Lieux sur lesquels, ensuite, d'autres

méthodes peuvent éventuellement être mises en œuvre (à la manière d'une loupe). L'analyste de la conversation ou le linguiste pourraient considérer cette démarche comme légitime, s'ils ont pour exigence méthodologique de justifier le choix de leur corpus par des critères linguistiques. Par contre, tout comme c'était le cas à propos du premier but énoncé, il est fort probable que le psychologue ne voie pas dans ces critères linguistiques une exigence de premier ordre et envisage de choisir un corpus sur des critères différents.

5. RÉFLEXIONS

5.1. En préparant cet article, nous nous sommes souvent demandés ce qu'était, au fond, l'analyse de la conversation. Existe-t-elle — en tant que discipline autonome ? A-t-elle jamais été pratiquée pour elle-même ? N'est-elle pas, au fond, toujours une *méthode* au service d'autre chose ?

Et pourquoi cette utilisation générique de la notion de conversation ? Elle paraît sous-entendre qu'il existe un type universel de la conversation, caractérisable par des propriétés constantes, justement *universelles*. Ne devrait-on pas plutôt parler d'analyse *des* conversations ? Il y a assurément une tendance, dans les sciences humaines, à privilégier le général et le régulier. Or, ainsi que le note François (1993), il n'est pas sûr que les objets langagiers les plus fondamentaux soient de ce type.

5.2. Nous avons suggéré plus haut une distinction entre ce que nous avons appelé une épistémologie *du sujet intentionnel*, et une épistémologie *de l'émergence*. Au risque d'être mal compris, nous devons préciser qu'il ne s'agit pas de faire de cette distinction un usage normatif. Il n'y a pas d'un côté des approches peu intéressantes, conservatrices et "intentionnelles", et de l'autre des approches riches, novatrices et "émergentielles". D'ailleurs, dans nos pratiques de chercheurs, nous oscillons sans cesse entre ces deux épistémologies. Et ce sont les données, ainsi que les problèmes rencontrés, qui nous conduisent à cette oscillation.

Il faut cependant être conscient des implications méthodologiques de chacune de ces épistémologies. Il est évident qu'on ne travaille pas avec les mêmes instruments, avec les mêmes méthodes, dans l'un et l'autre cadres. Et, surtout, on n'explore pas les mêmes phénomènes. Or,

l'essentiel de l'arsenal conceptuel et théorique avec lequel nous travaillons — les méthodologies qui sont pour nous les plus routinières — sont majoritairement sous-tendues par une épistémologie qui est, à quelques nuances près, celle du sujet intentionnel. Toute notre conception de la signification est marquée par cette épistémologie.

Un autre point, sur lequel il est important d'insister et qu'il conviendrait d'explorer plus à fond, est que cette épistémologie est aussi inscrite dans la manière dont les sujets parlants eux-mêmes se représentent le langage et l'activité de discours, dans la façon dont ils conçoivent spontanément la relation de la parole au monde et à autrui. En d'autres termes, elle est un élément des "ethnométhodes". Il y a à cet égard une surprenante convergence entre des pratiques que le chercheur aime à qualifier de "naturelles", et celles qu'il met lui-même en œuvre dans sa pratique scientifique.

© Denis Apothéloz & Michèle Grossen 1995

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- APOTHÉLOZ, D., GROSSEN, M. (sous presse). « Dynamique conversationnelle dans un entretien thérapeutique : analyse des reformulations ». *Verbum*.
- APOTHÉLOZ, D., REICHLER-BÉGUELIN, M. (à paraître). « Demonstrative NPs and associativity ». *Journal of Pragmatics*.
- AUER, J.C.P. (1984). « Referential problems in conversation ». *Journal of Pragmatics*, 8, 627-648.
- BERTHOUD, A.C., MONDADA, L. (1991). « Modes d'introduction et de négociation du topic dans l'interaction verbale ». In : Véronique, D., Vion, R., (Eds.). *Modèles de l'interaction verbale. Actes du Premier Colloque International sur l'analyse des interactions, Aix-en-Provence, 12-14 septembre 1991*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1995, 277-302.
- BODEN, D., ZIMMERMAN, H. (Eds.) (1991). *Talk and social structures*. Cambridge : Polity Press.
- BRASSAC, C., TROGNON, A. (1994). « Speech act theory and cognitive psychology ». In : Vanderveken, D., Kubo, S. (Eds.). *Essays in speech act theory*. Amsterdam (Philadelphia) : J. Benjamins.
- BUTTNY, R. (à paraître). « Problem reformulation in therapy ». *Research on Language and Social Interaction*.
- CLARK, H.H., WILKES-GIBBS, D. (1986). « Referring as a collaborative process ». *Cognition*, 22, 1-39.
- CORAZZA, E., DOKIC, J. (1993). *Penser en contexte. Le phénomène de l'indexicalité*. Combas : Editions de l'éclat.
- CORBLIN, F. (1983). « Défini et démonstratif dans la reprise immédiate ». *Le français moderne*, 51, (2), 118-134.
- DE GAULMYN, M.-M. (1987a). « Reformulation et planification métadiscursives ». In : Cosnier, J., Kerbrat-Orecchioni, C. (Eds.). *Décrire la conversation*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 167-198.
- DE GAULMYN, M.-M. (1987b). « Actes de reformulation et processus de reformulation ». In : Bange, P. (Ed.). *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire, une consultation*. Berne : Peter Lang, 83-98.
- DITTMAR, N. (1988). « A propos de l'interaction entre la construction du thème et l'organisation de la conversation : l'exemple du discours thérapeutique ». *Langue française*, 78, 88-100.
- ERICKSON, F., SHULTZ, J. (1982). *The counselor as gatekeeper : social interaction in interviews*. New York : Academic Press.

- FRANÇOIS, F. (1989). « De quelques aspects du dialogue psychiatre-patient. Places, genres, mondes et compagnie ». *Cahiers d'acquisition et de pathologie du langage*, 5, 39-89, Université René Descartes.
- FRANÇOIS, F. (1993). *Pratiques de l'oral. Dialogue, jeu et variations des figures du sens*. Paris : Nathan.
- GROSSEN, M. (1988). *L'intersubjectivité en situation de test*. Cousset (CH-Fribourg) : Delval.
- GROSSEN, M. (1992). « Intersubjectivité et négociation de la demande dans un entretien thérapeutique ». In : Grossen, M., Perret-Clermont, A.-N. (Eds.). *L'espace thérapeutique. Cadres et contextes*. Neuchâtel/Paris : Delachaux et Niestlé, 165-191.
- GROSSEN, M. (à paraître). « Counselling and gatekeeping ». *Text*.
- GROSSEN, M., APOTHÉLOZ, D. (à paraître). « Communicating about communication in a therapeutic interview ». *Journal of Language and Social Psychology*.
- GÜLICH, E., KOTSCHI, T. (1987). « Les actes de reformulation dans la consultation *La dame de Caluire* ». In : Bange, P. (Ed.). *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire, une consultation*. Berne : Peter Lang, 15-81.
- LINELL, P., MARKOVÁ, I. (1993). « Acts in discourse : from monological speech acts to dialogical inter-acts ». *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 23, (2), 173-195.
- LUBORSKY, L., CRITS-CHRISOPH, P. (1988). *Who will benefit from psychotherapy ? Predicting therapeutic outcomes*. New York : Basic Book.
- MARKOVÁ, I., FOPPA, K. (1990). *The dynamics of dialogue*. London : Harvester Wheatsheaf.
- MCNAMEE, G.D., GERGEN, J.J. (1992). *Therapy as social construction*. New York : Sage.
- MEHAN, H., HERTWECK, A., MEIHLS, J. (1986). *Handicapping the handicapped. Decision making in student's educational careers*. Stanford : Stanford University Press.
- MONDADA, L. (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Université de Lausanne : Section de linguistique.
- PROIA, N. (1994). *La psychanalyse sur le divan de la pragmatique*. Nancy : Université de Nancy II. Groupe de recherche sur les communications. Thèse de doctorat.
- ROMMETVEIT, R. (1992). « Outlines of dialogically based social-cognitive approach to human cognition and communication ». In : Wold, A.H. (Ed.). *The dialogical alternative. Towards theories of language and minds*. Oslo : Scandinavian University Press, 19-44.

- SALAZAR-ORVIG, A. (1989). « Enchaînements et déplacements dialogiques en psychopathologie ». *Bulletin de l'Association des Sciences du Langage*, 115-129.
- SCHEGLOFF, E. A. (1991). « Reflections on talk and social structure ». In : Boden, D., Zimmerman, H. (Eds.). *Talk and social structures*. Cambridge : Polity Press, 44-70.
- SCHEGLOFF, E. A. (1993). « Reflections on quantification in the study of conversation ». *Research on Language and Social Interaction*, 26 (1), 99-128.
- SEARLE, J.R. (1985). *L'intentionnalité : essai de philosophie des états mentaux*. Paris : Minuit.
- THOMAS, W., ZNANIECKI, F. (1928, 2ème éd. 1981). « The Polish peasant in Europe and America ». In Furnham, A.; Argyle, M. (Eds.), *The psychology of social situations*. Oxford : Pergamon Press.
- VION, R. (1992). *La communication verbale. Analyse des interactions*. Paris : Hachette.
- WERTSCH, J.V. (1991). *Voices of the mind : a socio-cultural approach to mediated action*. London : Harvester Wheatsheaf.